



# Père malgré tout

Devenir père quand  
tout semble perdu

Récit d'un parcours en PMA  
Procréation Médicalement Assistée

par Christophe COUPEZ

# TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS

INTRODUCTION

SOUVENIRS

L'HEURE DES PROJETS

LE CHOC

L'ESPOIR

VIVRE AVEC LA PMA

AU FIL DES TENTATIVES

QUE DU BONHEUR

LA NAISSANCE TANT ATTENDUE

EPILOGUE

# Remerciements

Tant de monde à remercier !

**Mon épouse Agnès**, qui a été tout au long de cette aventure « une mère courage » capable de tout subir pour arriver à devenir maman, tout en restant une merveilleuse épouse pour son mari , qui restera à jamais fort désolé de lui avoir imposé toutes ces épreuves bien malgré lui ;

**Le Docteur Bailly** qui a nous a suivis pendant toutes ces années, et dont le travail assidu et passionné nous a finalement permis d'accueillir Stanislas dans notre foyer, puis sa petite sœur Clémence ;

**Toute l'équipe Procréation Médicalement Assistée (PMA) de l'hôpital de Poissy, les médecins gynécologues, biologistes, infirmières et secrétaires**, qui sont les principaux acteurs de cette aventure, pour leur dévouement et leur gentillesse ;

**Le Docteur Jean-Philippe Robert**, médecin biologiste et cousin de mon épouse, qui nous a accompagnés tout au long de notre aventure, et plus particulièrement pendant les grands moments de doute – il est le parrain de notre fils ;

**Le Docteur Munoz**, qui a suivi avec un soin extrême les deux grossesses de mon épouse et qui a également mis nos deux enfants au monde ;

**Stéphanie Freisse**, sage femme, qui a fait le suivi des grossesses et nous a accompagnés jusqu'à la naissance ;

**Les infirmières et opératrices de notre laboratoire et pharmacie** à Rambouillet, chez qui nous avons pris des abonnements longue durée, pour leur accueil et leurs encouragements ;

**Mes deux responsables successifs**, Henri Favreau et Guillaume Foltran pour leur indéfectible soutien tout au long de ces années, et leur souplesse dans l'adaptation de mon planning en fonction des circonstances ;

**Nos amis** qui ont écouté (enduré...) avec patience le récit de nos aventures, et qui nous ont toujours apporté leur soutien.

**Nos compagnons d'infortune & amis proches**, qui ont connu les mêmes difficultés que nous, et qui les connaissent toujours ;

**Elisabeth VILLOUTREIX**, la sœur de mon épouse, pour sa relecture de l'ouvrage, et ses corrections ;

**Nos parents** qui ne nous ont jamais mis la pression, et qui sont aujourd'hui reconnaissants à tout ce petit monde d'avoir contribué à leur donner un petit-fils.

# Introduction

Les problèmes de fertilité touchent de plus en plus de couples. Les raisons sont nombreuses : recul de l'âge moyen de la procréation, pollution, pratiques à risques (tabac, etc).

C'est une maladie pour laquelle il n'y a pas de douleur physique, il n'y a pas forcément de complication médicale, il n'y a pas de risque vital. Rien à voir avec un cancer.

C'est pourtant une blessure profonde qui s'installe dans le couple, une sorte de maladie longue et silencieuse. C'est aussi une maladie honteuse pour ceux qui n'osent pas en parler. C'est une épreuve qui est de nature à modifier l'équilibre d'un couple, jusqu'à le briser. Pour d'autres, c'est juste un contretemps.

Il n'y a pas si longtemps, c'était aussi une maladie qui ne se traitait pas. Mais depuis quelques dizaines d'années, la médecine a fait dans ce domaine des progrès qui tiennent tout simplement du miracle. Les médecins peuvent aujourd'hui donner un sérieux coup de main à la nature, et permettre à des couples à priori condamnés d'avoir la chance de connaître les joies de la famille. La PMA - Procréation Médicalement Assistée -, devient aujourd'hui pour beaucoup, la seule et dernière issue.

Mais quand on pense problème de fertilité, on pense d'abord à la femme. De tout temps, c'est elle qui fut accusée ne pas avoir le ventre assez fécond pour donner

naissance à un enfant. Ce crime était souvent puni par une répudiation.

Encore aujourd'hui, nombre de médecins font subir toute une batterie de tests médicaux à l'épouse, avant de découvrir un an plus tard que c'était tout simplement du mari que venait le problème. Pourtant, dans un tiers des cas, c'est l'homme qui souffre de stérilité. Pour un autre tiers, c'est la femme, et pour le dernier tiers, ce sont les deux !

J'ai vu plusieurs livres écrits par de jeunes femmes : elles y racontent leur aventure en PMA, toute la démarche, leur souffrance, leurs joies et leurs peines. Mais, sauf erreur de ma part, je n'ai pas encore vu de livre écrit par un homme confronté à ce problème.

Il y a peut être plusieurs raisons à cela. La première est que la stérilité d'un homme est un sujet tabou, parce qu'elle remet tout simplement en cause sa virilité. La seconde, est que le mécanisme de désir de l'enfant est plus exacerbé chez la femme : sa sensibilité la prédispose plus naturellement à s'épancher dans un livre. La troisième est sûrement la meilleure : même si c'est de l'homme que vient la stérilité du couple, c'est la femme qui subit 90% des contraintes du traitement médical ! Elle a donc plus de choses à raconter, tout simplement.

Ce dernier point est un des éléments qui m'ont encouragé à écrire ce livre. La stérilité d'un membre d'un couple amène une sorte de culpabilité vis-à-vis du conjoint fertile. Culpabilité qui est aggravée dans le cas de l'homme, puisque c'est la femme qui doit affronter la majeure partie du cursus médical pour pallier à sa propre déficience. Il y a là une sorte d'injustice qu'il me fallait réparer, en rendant hommage au courage de mon épouse.

L'autre raison de l'existence de ce livre, c'est qu'il m'a aidé à réfléchir, tout au long de notre aventure. Ce livre s'est écrit au fil de nos tentatives, de nos joies et de nos peines.

Ensuite, ce livre me paraissait indispensable pour donner espoir à ceux qui, confrontés à notre situation, seraient amenés à le lire. Il n'a pas pour objectif de décourager, ni de noircir plus qu'il ne le faudrait un tableau qui est déjà sombre lorsque l'on apprend la mauvaise nouvelle.

Pour autant, nous n'avons pas voulu cacher les difficultés, ni les coups durs. C'est un récit fidèle des faits qui ont jalonné notre aventure. Mais si vous avez aujourd'hui le livre entre les mains, c'est que cette histoire se finit bien. Dans le cas contraire, ces pages auraient rejoint, dans un tiroir, tous ces projets que nous ne concrétiserons jamais.

Enfin, par ce livre, nous voulions rendre hommage à ces femmes et à ces hommes de la médecine, de la secrétaire au médecin gynécologue ou biologiste qui mettent leur science, leur compétence et énergie au service des couples dont le rêve, quelque fois inaccessible, est simplement de fonder une famille.

# Souvenirs

Je suis originaire du Nord de la France, et plus précisément de Cambrai. Forcément, vous connaissez : les fameuses bêtises ! Qui ne connaît pas ces petits bonbons mentholés qui ont fait connaître la ville partout en France ?

Je suis moi-même un fruit de la science moderne. Lorsque nous étions enfants, ma grande sœur, de sept années plus âgée, résumait très bien la situation. Pour me faire enrager, elle m'appelait « le poulet aux hormones ». C'est que mes parents ont été tenaces sur ce coup-là. Autant ma sœur est arrivée dans ce bas monde à la vitesse de l'éclair avec une ponctualité de cheminot (dix mois après la nuit de noce), autant moi, j'ai pris mon temps. Je me suis fait désirer.

Il aura fallu sept années d'efforts à mes parents pour faire venir le petit second, et ce ne fut pas sans difficulté. Après plusieurs fausses couches, il fallut bien se rendre à l'évidence : l'affaire n'était pas gagnée. Il fallait passer aux grands moyens.

Je bénéficiai alors des premiers progrès de la médecine moderne dans ce domaine. Un gynécologue suivit ma mère, et fit en sorte que son désir de seconde grossesse devint réalité. Des traitements modernes et récents ont été employés, à base d'hormones et de nouveaux médicaments révolutionnaires, dont le fameux Distilbène.

Ce médicament était censé éviter les fausses couches. Mais il provoquait d'affreux effets secondaires chez l'enfant à naître.

Pour les petites filles nées de mères traitées au Distilbène, ce médicament s'avère être un véritable poison : il engendre de terribles malformations congénitales qui les rendent elles-mêmes stériles. Pour les garçons, il n'y a pas encore de preuve d'un quelconque effet, ni dans un sens ni dans l'autre, mais le doute subsiste, et pour certains médecins, il y a forcément eu des conséquences sur la fertilité masculine.

C'est le 23 février 1970 que je mis un pied dans ce monde. Ma mère remercia illico son médecin qui finissait à peine de me sortir de mon petit nid douillet, en lui disant que c'était bien grâce à lui qu'elle avait un si beau garçon. Mon père se permit de préciser qu'il y était aussi pour quelque chose.

Avec le recul et avec les expériences que nous avons vécues ma femme et moi, je mesure mieux le parcours de mes parents pour me faire voir le jour. Le contexte est bien entendu différent : mes parents avaient déjà une fille et ils étaient plus jeunes. Mais sept années de tentative, c'est une épreuve dont je mesure beaucoup mieux la difficulté. Les liens qui ont toujours uni mon père et ma mère expliquent certainement la raison de leur succès. Plutôt que de les séparer, la difficulté les aura certainement soudés. Cela a peut-être contribué à faire de leur couple ce qu'il est aujourd'hui.

Mais ma naissance a fait un autre heureux, et non des moindres: mon grand-père paternel. Il était l'archétype du patriarche des familles du Nord du début du siècle dernier : père de famille nombreuse, égalitaire avec ses enfants, à cheval sur l'éducation, courageux, très courageux,

responsable, et surtout... soucieux de la pérennité du nom de la famille.

Mon grand-père avait eu six enfants, deux garçons et quatre filles. L'aîné de la fratrie avait eu deux filles, et ne comptait visiblement pas agrandir la famille : c'était raté de ce côté-là. Les espoirs se sont donc tournés vers mon père. Premier enfant: une fille. Mes parents ayant toujours voulu avoir deux enfants, il y avait donc encore un espoir. Puis la machine s'est grippée, et le moins que l'on puisse dire, c'est que j'ai fait monter le suspense.

A cette époque, point d'échographie. La surprise du sexe était totale, jusqu'à la minute où l'enfant affichait ses attributs au grand jour. Et tout de suite, j'ai marqué mon territoire dès la sortie du ventre de ma mère : j'ai uriné à tout va comme un vrai Manekenpiss. Le crime était signé : un garçon !

Mon grand cousin Jean-Michel avait déjà douze ans à ma naissance. A chacun de mes anniversaires, Jean-Michel me raconte la joie de mon grand-père lorsque je vins au monde. Quant à mon cousin, il était tout étonné de la nouvelle. Il ne savait même pas qu'un bébé allait arriver dans la famille. Est-ce pour cela que le grand cousin me prit sous son aile, et me donna beaucoup de mes meilleurs souvenirs d'enfance ?

Cette enfance, justement... Elle fut des plus heureuses, entouré de mes proches, et surtout de mes deux parents qui ont formé, et forment toujours et plus que jamais un couple uni et soudé. Au fil de mes jeunes années, ils m'ont offert des souvenirs inoubliables : les vacances en camping au bord de l'eau, des Noël magiques, des anniversaires extraordinaires avec un gâteau au chocolat dont chaque

bouchée me ramène encore aujourd'hui à mes jeunes années.

Ils n'ont eu de cesse de m'encourager dans tous les domaines qui me plaisaient : ce fameux train électrique qui fut ma passion pendant des années, ma découverte de l'informatique au temps des pionniers et dont j'allais faire mon métier, ma passion des reliques des deux guerres dont regorgeaient les greniers de mes grands-parents, mon goût pour le bricolage qui valut à mon père, compréhensif au possible, plusieurs belles planches de chêne massacrées...

Tous ces souvenirs m'ont toujours donné envie d'être pour mes futurs enfants ce père formidable que fut le mien pour moi. C'est aussi un besoin très égoïste : celui de revivre la magie de ces moments à travers l'enfant que je pourrais combler autant que je le fus, peut-être pour remercier la Providence qui fut si généreuse à mon égard.

Et puis, il y avait mes grands-parents. Ma mission de transmission du nom de famille a créé entre mon grand-père paternel et moi des liens particuliers, que mon attachement pour mes grands-parents en général n'a fait qu'approfondir. Depuis toujours, je me sens un devoir de mémoire, un devoir de sauvegarde de l'histoire familiale. Un besoin exacerbé peut-être par le désir profond et touchant de mon grand père de voir perpétuer le nom de sa famille au-delà sa propre existence.

Quand j'étais gamin, j'écoutais avec une réelle passion les récits de mes grands-parents, et je prenais des notes. Toutes les personnes âgées ne savent pas raconter. Toutes ne veulent pas tout raconter non plus. Mais lorsqu'une personne âgée a la langue qui se délie, et si en plus, elle sait y mettre le ton et la théâtralité, son récit devient pour

n'importe quel enfant une histoire merveilleuse, d'autant plus incroyable qu'elle fait partie de lui.

Aujourd'hui, mon épouse est toujours surprise de me voir si régulièrement plongé dans les souvenirs du passé. Il y a quelques années, j'avais offert à mon oncle, l'aîné de la fratrie, un mini magnétophone. Je l'invitai à raconter ses souvenirs de jeunesse, les souvenirs de mes grands-parents. De ses récits, je fis un livre, l'histoire de mes grands-parents. Je réitérai l'opération du côté maternel. Mon espoir est toujours le même : sauver de l'oubli l'histoire de ma famille, pour la transmettre à mes enfants. Cela me semblait si simple et naturel...

En 1988, le décès de ma grand-mère fut une tragédie pour toute la famille, mais plus encore pour son époux, mon grand-père, qui avait partagé avec elle plus de soixante années. Ils avaient vécu des joies, mais aussi des drames comme ce fameux jour de mai 1940. Ce jour là, en quelques minutes, après un déluge de bombes allemandes sur la gare ferroviaire de Cambrai, ma grand-mère se crut veuve : on lui avait appris le décès de son mari, mort à quelques dizaines de mètres d'elle, sur les quais. Dès le lendemain, elle partit seule sur les routes de l'exode, dans l'espoir de sauver des bombes meurtrières ses quatre enfants. Elle retrouva miraculeusement son mari plusieurs mois plus tard, convalescent à l'hôpital. Des aventures qui soudent un couple pour l'éternité.

Je me souviens d'un instant précis. C'était juste après l'enterrement de ma grand-mère, au cours de la réception qui était donnée dans la maison de mes grands-parents. Chacun essayait d'avoir un mot d'affection pour mon grand-père qui était effondré. J'étais à ses côtés, dans le couloir tandis qu'il parlait à l'un de ses plus vieux amis. Soudain, mon grand-père me saisit le bras, afficha un large sourire

presque inapproprié, et avec une énergie inattendue, il me présenta à son ami comme étant celui le dernier de la famille qui pouvait perpétuer le nom de la famille. Il s'était subitement accroché à cette idée comme à une bouée de sauvetage. J'avais alors dix-huit ans. Il décéda à son tour quelques semaines plus tard.

Certainement, mon grand-père ne pouvait imaginer que la pression de cette mission sur mes épaules allait augmenter considérablement au fil des années, jusqu'à ce fameux jour de mai 2006, où elle allait complètement m'écraser. Mais à dix-huit ans, on a la vie devant soi. La priorité n'est pas d'avoir des enfants, mais de veiller à ne pas en faire trop vite.

Sur ce plan, ma vie de jeune étudiant ne m'aura pas trop donné l'occasion d'essaimer à tout va. J'étais plutôt renfermé, timide, et très gauche avec les filles. Mais je me permets de préciser que ça n'a pas toujours été le cas ; à l'âge de quatre ans, j'avais deux fiancées à l'école maternelle. Que voulez-vous : impossible de choisir ! Mon institutrice m'avait d'ailleurs un jour retrouvé sous une table, en train d'embrasser l'une d'elle sur la bouche. A l'époque, une mère d'élève avait dit de moi que j'allais certainement faire un malheur auprès des filles. Mais il faut croire que j'avais simplement mangé mon pain blanc car cette prémonition ne s'est pas vérifiée.

Il faut comprendre qu'à l'adolescence, j'ai eu une maîtresse à temps plein qui monopolisait mes jours et mes nuits : l'informatique. Tout a commencé avec une machine improbable, le Sinclair ZX 81 : une espèce de grosse calculatrice noire branchée sur une télévision noir et blanc, avec un curieux clavier plat en toile cirée. Le tout avec une mémoire vive minuscule : un seul kilo octet (pour rappel un Giga octets = 1 million de kilo octets).

A quatorze ans à peine, je publiais mon premier programme dans un journal spécialisé très connu à l'époque (Hebdogiciel), et encaissais le premier salaire de ma vie. Je réitérai les projets avec autant de succès. Je rêvais d'en faire mon métier, ce que je fis.

Mais un adolescent « geek » qui passe ses soirées et ses week-ends le nez plongé dans des listings de langage BASIC / ASSEMBLEUR, ce n'est pas le prince charmant dont rêvent les adolescentes. Pour cela, j'aurais dû apprendre à jouer de la guitare !

De ce fait, ma première petite amie, je ne l'ai rencontrée qu'à l'âge de vingt-et-un ans, à Lille. Ce n'était pas une passade : nous avons passé près de quatre années ensemble. A cet âge-là, nous passions auprès de nos amis et de notre famille pour un « vieux » couple, solide et stable. C'était un temps lointain, une période pendant laquelle ma principale préoccupation était de ne pas devenir père. Trop jeune, pas prêt, pas sûr de ma compagne. Je me souviens de mes angoisses lorsqu'un « retard » s'annonçait, et de la délivrance une fois l'alerte passée. La vie joue parfois de vilains tours.

En 1994, je partis remplir ma « petite formalité » d'homme et de citoyen: le service militaire<sup>1</sup>. Comme par un fait exprès, l'armée m'éloigna un maximum de ma compagne, en me basant à douze heures de train de mon domicile.

Expliquant au sous- officier chargé des affectations que je vivais en couple dans un appartement à Lille, je me souviens de sa réponse si pleine de bon sens : « *Jeune homme, vous saviez que vous aviez le service militaire à faire : il ne fallait pas vous engager dans un couple* ». Imparable.

Commença alors pour moi une aventure irréaliste, proche des épisodes de la fameuse série de la « Quatrième dimension » que j'affectionne tant. Le jeune étudiant fraîchement diplômé que j'étais venait de plonger dans l'univers étrange de l'armée et du service militaire. Je fus tout autant surpris par les militaires chargés de l'encadrement que par les jeunes appelés du contingent. Dans les deux populations, j'y rencontrai des personnages de confiance mais aussi des psychopathes dangereux au comportement inquiétant.

Le premier mois correspondait « aux classes », une période pendant laquelle l'encadrement militaire « cassait » le jeune appelé du contingent pour le rendre le plus docile possible. Une période étrange, au cours de laquelle l'encadrement s'évertuait à nous infantiliser, alors que les enseignants et professeurs d'université avaient passé tant d'années juste avant eux à nous enseigner le contraire : penser par soi-même, être autonome, bref, être adulte.

Ce fut une période difficile mais ô combien instructive, qui m'a permis d'étudier les déviances qui peuvent apparaître chez des personnes chargées d'autorité sur autrui. C'est aussi la période de ma vie où je fus le plus insulté sans jamais pouvoir répliquer.

J'ai pu assister à des événements extraordinaires, des faits d'arme dignes des Pieds nickelés, et même une rébellion dans le rang des sous-officiers chargés de l'encadrement qui ne supportaient plus l'autorité malsaine d'un officier (aspirant lieutenant) complètement cintré.

Comme ce fut le cas pour beaucoup d'appelés du contingent, l'éloignement pendant mes dix mois de service aura finalement porté un coup fatal à notre couple. En 1995, à la fin de mes études, nous mettions définitivement un terme à notre relation.

L'année 1996 marqua mon entrée dans la vie professionnelle. Diplômé de MIAGE (Maîtrise d'Informatique Appliquée à la Gestion des Entreprises) et d'un DESS (Diplôme d'Etudes Supérieures Spécialisées) de gestion de projet, j'entrais de plain pied dans la vie active. Je quittais mon Nord natal, ma famille et mes amis pour la région parisienne que je détestais plus que tout et où je ne connaissais personne. Le démarrage d'une carrière est toujours difficile, mais l'isolement complet ne facilite pas les choses.

Moi qui étais plutôt timide et discret, je me retrouvai du jour au lendemain dans le siège social d'un grand groupe français. Je venais de répondre à une offre d'emploi pour un poste d'auditeur en informatique. Un poste plutôt inespéré pour un débutant : l'occasion unique d'apprendre énormément et de découvrir le monde professionnel au travers des métiers du groupe. Mais une profession difficile, qui exige une rigueur de tous les instants, dans un environnement stressant et complexe.

Un matin, je me suis donc retrouvé dans le hall d'entrée du siège du groupe aux dimensions respectables et au sol de marbre. Plus de quinze années plus tard, par un hasard fabuleux, ce hall qui m'avait tant impressionné à mes débuts allait entrer en partie dans l'histoire de mon fils ; nous en reparlerons plus tard.

Pendant mes deux premières années professionnelles, j'étais toujours célibataire. Un peu comme si le destin me faisait patienter, pour finalement me faire rencontrer celle qui devait être ma future épouse. Et cette perle rare, c'est en juillet 1998 que je l'ai rencontrée.

---

[1](#) A lire le récit désopilant de mon service militaire au travers de mon livre « Certificat de bonne conduite » :